

L'énigme d'Ivy Cottage

Depuis un mois je faisais double besogne : j'avais d'abord mon travail de nuit habituel pour mon quotidien, et j'avais en plus, chaque matin, une tâche analogue à remplir pour un journal du soir en remplacement d'un de mes confrères qui prenait ses vacances. Ce labeur, bien que n'exigeant à vrai dire que six heures de présence en tout dans les deux rédactions, était néanmoins très fatigant. Voici pourquoi : le soir, vers dix heures, je me rendais aux bureaux de mon quotidien ; le temps de voir mon directeur, de choisir le sujet de mon article, d'écrire mon éditorial, de corriger les épreuves, de bavarder et de fumer un peu avec mes camarades, il était ordinairement plus de minuit, de sorte que je ne pouvais guère me coucher avant deux heures, ou même trois, après avoir été souper au cercle.

Tout cela était fort bien en temps ordinaire, alors que je pouvais me lever quand bon me semblait, mais, à présent qu'il me fallait sauter à bas du lit peu de temps après sept heures, de façon à être au journal de mon confrère sur le coup de huit heures, je me trouvais naturellement assez fatigué et mal en train lorsque arrivait le milieu de la journée et que je quittais la rédaction après avoir passé deux bonnes heures à noircir du papier et à revoir divers articles.

Heureusement, tout cela était fini maintenant et, le jour où je me retrouvai enfin dans un état de liberté relatif, je me levai fort tard et déjeunai à midi seulement, en lisant mon journal plus en détail et avec moins d'indifférence que les jours précédents. Une chose attira particulièrement mon attention tout d'abord : c'était le récit d'une enquête ouverte la veille même, au sujet de l'assassinat d'un homme que j'avais connu autrefois, bien que d'une manière assez vague, avant de m'installer dans mon logement actuel.

Ce Mr. Gavin Kingscote était peintre, mais ne travaillait que de temps en temps et d'une façon fort irrégulière, ayant l'avantage de posséder quelques petites rentes qui lui permettaient de vivre à sa guise. À l'époque dont je parle, il avait pris pension dans l'établissement où je m'étais moi-même momentanément logé ; mais, comme je rentrais fort tard et me levais de bon matin, et qu'en outre je prenais rarement mes repas à la pension, nos relations n'avaient pas été suivies. À la suite de certaines spéculations heureuses au Stock Exchange, il avait depuis quitté la pension pour s'établir dans une maison particulière, dans le quartier de Finchley.

Un matin, disait le journal, on l'avait trouvé mort dans son fumoir, assassiné. On lui avait retourné toutes ses poches et volé sa montre et sa chaîne, ainsi qu'un ou deux autres objets de valeur, et la pièce dans laquelle on avait découvert son cadavre était, comme du reste la plupart des autres, bouleversée de fond en comble. Le soir du drame, un de ses amis était venu le voir, et tous deux étaient restés longtemps à causer dans le fumoir où le crime avait été commis. Cet ami était la dernière personne qui ait vu Mr. Kingscote vivant. Les soupçons s'étaient tout de suite portés sur un jardinier qui faisait des journées dans le voisinage et qui venait de temps en temps nettoyer le jardin, car on avait retrouvé, sur les plates-bandes près de la porte-fenêtre du fumoir, des traces de pas dont les dimensions correspondaient exactement à celles de ses souliers. Le jardinier était maintenant sous les verrous.

J'achevai de déjeuner et de lire mon journal et Mrs. Clayton, la femme de charge, vint débarrasser la table. C'était la sœur de la propriétaire de la pension où je logeais autrefois avec Kingscote, et c'est par l'intermédiaire de cette dernière que j'avais trouvé l'appartement que j'occupais à présent.

« C'est épouvantable, n'est-ce pas, ce qui arrive à ce pauvre Mr. Kingscote ? » lui dis-je à ce moment, car je ne l'avais pas vue depuis le jour où avait été publiée la nouvelle du crime. « Est-ce que vous le connaissiez aussi, Mrs. Clayton ? »

Sans doute n'attendait-elle qu'une allusion de ma part à l'assassinat pour me donner à ce sujet tous les renseignements qu'elle possédait, car ce fut avec le plus grand empressement qu'elle me répondit :

« Oh ! oui, je le connaissais bien. Je le voyais souvent quand j'allais chez ma sœur. Elle aussi, elle en est toute bouleversée, car elle l'aimait bien. Ah ! monsieur, ajouta-t-elle, vous avez raison de dire que c'est épouvantable. Ce pauvre jeune homme ! Lui qui était si doux, si aimable, si différent de tant

d'autres... Et savez-vous ce qui est arrivé mardi dernier, monsieur, mardi, pas plus tard ? Vous vous rappelez les jolies choses que Mr. Kingscote avait peintes sur les boiseries de sa chambre : des fleurs bleues et roses avec des ornements dorés ? Il disait toujours comme ça à ma sœur que c'était un souvenir qu'il voulait lui laisser. Eh bien, mardi, deux jeunes individus — je ne peux certainement pas les appeler des gentlemen — sont venus et ont pris cette chambre, qui était à louer. Une fois qu'elle leur a été donnée, ils n'ont rien trouvé de mieux à faire que de gratter toute la peinture, et après ils ont cassé les panneaux en mille morceaux ! Ah ! c'était du propre que ces gens-là ! Je vous demande un peu si on agit pareillement : c'est faire du mal pour le plaisir d'en faire. Et le lendemain matin de bonne heure, ils se sont dépêchés de filer : ils avaient bien trop peur d'être obligés de payer leurs dégâts. Eh bien, comme je vous le disais, c'est mardi que cela s'est passé, et le lendemain même ce pauvre jeune homme était assassiné dans sa maison. Et lui qui allait se marier, justement ! Ah mon Dieu ! mon Dieu ! C'est insensé qu'il puisse arriver des choses semblables ! Je me rappelle qu'un jour, il disait... »

Mrs. Clayton était une brave femme, mais une fois qu'elle se mettait à causer, il n'y avait plus moyen de l'arrêter. Après l'avoir laissée discourir pendant assez longtemps encore, je finis par me lever et me préparai à sortir. Je me rappelais fort bien les panneaux en question. Mrs. Lamb, la sœur de Mrs. Clayton, en était très fière, et c'était la première chose qu'elle vous montrait lorsqu'on allait chez elle. Quand j'avais quitté la pension, ils n'étaient encore qu'à moitié terminés, mais Mrs. Clayton avait tenu absolument à me les faire voir, un jour que Kingscote était sorti. Les quatre murs de la chambre étaient lambrissés, car la maison était fort ancienne, et les panneaux qui couvraient les murailles étaient peints en blanc. Kingscote les avait ornés d'une décoration ultra-fantaisiste, mais d'un effet charmant, visiblement inspiré de quelque œuvre de Whistler. Des plantes grimpantes, légères et fleuries, au milieu desquelles voletaient des papillons, s'enroulaient et se déroulaient de panneau en panneau en un dessin capricieux et tout à fait conventionnel, mais très agréable à l'œil, donnant à cette chambre, à part cela très insignifiante, un cachet assez rare d'élégance et de richesse. Les vandales qui s'étaient attaqués à cette œuvre d'art avaient à coup sûr choisi ce qu'il y avait de mieux dans la chambre pour accomplir leurs stupides desseins.

Je descendis lentement l'escalier, n'étant pas très fixé sur l'emploi que j'allais faire de mon après-midi, et m'arrêtai en passant pour entrer dans le bureau de Hewitt. Je le trouvai occupé à lire une lettre qu'il venait de décacheter, et, après que nous eûmes échangé quelques mots, il m'apprit que cette lettre avait été déposée chez lui une heure auparavant, pendant son absence, par le frère de ce Mr. Kingscote dont je venais précisément de parler avec Mrs. Clayton.

« Il n'est pas très content de la manière dont la police poursuit son enquête, me dit Hewitt, et il me prie de venir faire un tour à Finchley pour visiter la maison. Hier, j'aurais refusé, car j'ai déjà cinq affaires en train en ce moment, mais aujourd'hui je m'aperçois que je peux disposer d'un jour ou deux. Ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez cet homme ?

— Oh ! de vue simplement ; c'est-à-dire qu'il habitait dans la même pension que moi à Chelsea, à l'époque où je n'étais pas encore ici.

— Ah ! très bien. Savez-vous, j'ai envie de m'occuper de cette histoire. Est-ce que vous vous y intéressez ? Vous plairait-il de venir avec moi ?

— Très volontiers, lui répondis-je. Je me demandais justement ce que je pourrais bien faire de mon temps aujourd'hui. Vous partez tout de suite ?

— Ma foi, oui. Kerrett, allez donc me chercher un cab. À propos, Brett, quel est le journal qui donne le compte rendu le plus détaillé de l'enquête d'hier ? Je voudrais le parcourir pendant que nous irons là-bas. »

N'ayant vu qu'un seul journal ce matin-là, je ne pus répondre à la question que me posait Hewitt. Nous nous arrêtâmes donc en cours de route pour acheter divers journaux, et je me mis en devoir de chercher les articles relatifs à l'affaire qui nous intéressait, les lui passant au fur et à mesure afin qu'il en prit connaissance. En les récapitulant, voici quelles étaient les dépositions des différents témoins :

Sarah Dodson, bonne à tout faire, déclarait qu'elle était entrée au service de Mr. Kingscote, à Ivy Cottage, environ cinq mois auparavant, et qu'il n'y avait dans la maison, à part elle-même, que la femme de charge qui remplissait en même temps les fonctions de cuisinière. Le soir du mardi précédent, les deux

servantes étaient montées se coucher un peu avant onze heures, laissant leur maître avec un de ses amis dans le fumoir. Elle n'avait pas revu son maître vivant depuis. Le lendemain matin, en descendant et en entrant dans le fumoir pour ouvrir les fenêtres afin de l'aérer, selon son habitude, elle s'était trouvée, à sa grande horreur, en présence du cadavre de Mr. Kingscote étendu en travers de la pièce et la tête ensanglantée. Elle avait aussitôt donné l'alarme, et, sur l'ordre de la femme de charge, avait couru chercher un médecin et prévenir la police. En réponse aux questions qui lui étaient adressées, le témoin avait déclaré n'avoir entendu absolument aucun bruit, durant la nuit, et n'avoir rien remarqué de suspect.

Hannah Carr, femme de charge et cuisinière, avait dit, dans sa déposition, qu'elle était au service de Mr. Kingscote depuis que ce dernier avait emménagé à Ivy Cottage, c'est-à-dire depuis plus d'un an. La dernière fois qu'elle avait vu son maître vivant, c'était le mardi soir de la semaine précédente, lorsqu'elle avait frappé à la porte du fumoir pour demander à Mr. Kingscote s'il n'avait besoin de rien. Son maître lui ayant déclaré qu'elle pouvait disposer, elle était montée se coucher peu de temps après. Le lendemain matin, elle avait été appelée par Sarah Dodson, et avait découvert le corps de Mr. Kingscote dans l'état indiqué par celle-ci. La chaîne et la montre du défunt, ainsi qu'une bague qu'il portait ordinairement, avaient disparu, et ses poches paraissaient avoir été retournées. Un désordre indescriptible régnait dans tout le rez-de-chaussée de la maison, et dans le cabinet, les tiroirs du bureau et d'un chiffonnier étaient grands ouverts. On avait même retrouvé, pendant encore à une serrure, un trousseau de clefs que Mr. Kingscote portait généralement sur lui. Mrs. Carr avait en outre déclaré que son maître avait retiré, à la banque, dans la journée du mardi, une certaine somme d'argent pour les dépenses courantes ; mais elle ignorait à combien se montait cette somme. Elle n'avait rien entendu, ni rien vu de suspect pendant la nuit. À part Mrs. Dodson et elle-même, il n'y avait pas d'autres domestiques en service régulier dans la maison ; quant aux « extras », ils se composaient d'une femme de ménage qui venait de temps en temps faire le gros ouvrage, et d'un jardinier du voisinage, qu'on prenait à la journée quand on en avait besoin.

Mr. James Vidler, docteur en médecine, déclarait que Mrs. Dodson était venue le chercher entre sept et huit heures, le mercredi matin. Il avait trouvé le corps de Mr. Kingscote étendu à plat ventre dans le fumoir, ayant les pieds à dix-huit pouces environ de la fenêtre, et la tête tournée dans la direction du foyer. Il avait constaté trois fortes contusions sur le crâne, qui toutes étaient susceptibles d'avoir provoqué la mort. Les blessures paraissaient avoir été produites par un instrument contondant, probablement une canne, un casse-tête, ou quelque autre arme analogue. Elles ne pouvaient certes pas avoir été faites avec un tisonnier. La mort, selon lui, était due à un épanchement au cerveau et remontait vraisemblablement à sept ou huit heures déjà lorsque Mrs. Dodson avait découvert le cadavre de son maître. Le médecin avait depuis procédé à un examen plus minutieux du défunt, mais sans découvrir aucune trace de lutte. Il allait même jusqu'à dire que, d'après la position des blessures et en raison de leur gravité, il était très enclin à croire que Mr. Kingscote avait dû être attaqué traîtreusement par-derrière et succomber immédiatement. La victime semblait être en parfait état de santé.

Ensuite venait un témoignage de la police constatant qu'on avait trouvé toutes les portes et les fenêtres soigneusement fermées et barrées, sauf la porte d'entrée dont les verrous n'étaient pas poussés. Il y avait des volets aux portes-fenêtres du fumoir, et on les avait retrouvés soigneusement attachés. On n'avait trouvé d'argent ni dans le bureau, ni dans aucun des tiroirs qui étaient ouverts ; il fallait donc en inférer que, s'il y en avait, il avait dû être volé. Les poches de la victime étaient entièrement vides : le seul objet qu'on y avait découvert était une petite paire de ciseaux à ongles. On n'avait trouvé non plus sur le mort ni montre, ni bague. La police avait relevé, dans le jardin, des traces de pas qui l'avaient incitée à prendre certaines mesures. Il n'y en avait aucune sur l'allée du jardin, qui était recouverte de gravier très dur.

Mr. Alexander Campbell, agent de change, avait déclaré connaître Mr. Kingscote depuis plusieurs années et avoir fait des opérations de bourse pour son compte. Ils se voyaient fréquemment tous les deux, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et le mardi soir ils avaient dîné ensemble à Ivy Cottage. Jusqu'à près de minuit ils étaient restés à causer et à fumer, puis Mr. Kingscote l'avait reconduit lui-même jusqu'à la porte, les domestiques étant allées se coucher. Arrivé à cet endroit, le témoin avait poursuivi avec une émotion assez vive : « Voilà tout ce que je sais sur cette épouvantable histoire, et je ne puis rien vous dire

de plus. Je ne sais quelle signification attribuer à la surveillance étroite dont je suis l'objet de la part de la police, et... »

Le coroner : « Calmez-vous, Mr. Campbell, calmez-vous, je vous en prie. Dans des circonstances comme celles-ci, la police doit agir de la manière qu'elle juge la meilleure. Je suis persuadé que vous-même seriez loin de l'encourager à négliger aucun moyen de découvrir la vérité. »

Le témoin : « Non, certes. Mais, si c'est moi que l'on soupçonne, pourquoi ne pas le dire carrément ? C'est intolérable que de pareilles... »

Le coroner : « Silence, silence, Mr. Campbell. Vous êtes ici pour faire votre déposition, et c'est tout. »

Le témoin avait ensuite répondu, aux questions qui lui étaient posées, que les portes-fenêtres du fumoir étaient restées ouvertes pendant toute la soirée, car il faisait excessivement chaud. Il ne pouvait pas se souvenir si Mr. Kingscote les avait ou non fermées avant de le reconduire, mais dans tous les cas, il n'avait certainement pas fermé les volets. Le témoin n'avait vu personne aux alentours de la maison lorsqu'il était parti.

Mr. Douglas Kingscote, architecte, déclarait être le frère du défunt. Comme il habitait une tout autre partie de l'Angleterre, il y avait des mois qu'il ne l'avait vu. Il estimait que son frère devait jouir d'une assez belle fortune, et savait qu'il avait fait de très heureuses spéculations depuis environ deux ans. Il ne connaissait personne qui pût avoir quelque ressentiment contre son frère et ne pouvait expliquer le crime qu'en l'attribuant à un simple vol. Son frère, ajoutait-il, devait se marier dans quelques semaines. Comme on l'interrogeait plus spécialement sur ce point, le témoin avait répondu que le mariage aurait dû se faire un an auparavant, et que c'était en prévision de cet événement qu'on avait loué Ivy Cottage. Mais la date en avait été retardée par un deuil dans la famille de sa fiancée ; celle-ci était allée faire un voyage à l'étranger avec sa famille et devait rentrer prochainement en Angleterre.

William Bates, jardinier travaillant à la journée, avait été amené au tribunal en qualité de prisonnier, mais les juges, après s'être consultés, avaient résolu d'accepter son témoignage. Le témoin, qui paraissait en proie à une émotion très vive, admettait qu'il s'était trouvé dans le jardin d'Ivy Cottage vers quatre heures du matin mais affirmait qu'il s'était uniquement occupé de soigner certaines plantes, et ne savait absolument rien du crime qui s'était commis à l'intérieur de la maison. Il reconnaissait toutefois que, quand il était parti la veille après avoir terminé son travail, on ne lui avait pas dit de revenir le lendemain. Comme on le pressait davantage, il avait fait plusieurs déclarations contradictoires, et avait fini par avouer qu'il était venu déplanter certaines fleurs pour les emporter.

L'enquête avait ensuite été ajournée.

LA SUITE DANS LE RECUEIL